

# La rédemption

*accomplie par Jésus-Christ,  
appliquée par le Saint Esprit*

*John Murray*



---

**EUROPRESSE**

## Chapitre I

# La nécessité de l'expiation

L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION CONCERNE CE QU'ON APPELLE EN GÉNÉRAL l'expiation, c'est-à-dire une réconciliation effectuée par Dieu au moyen d'un sacrifice.

On ne saurait traiter convenablement ce sujet sans remonter à sa source : l'amour souverain et gratuit de Dieu. C'est ce que fait le texte le mieux connu de toute la Bible : «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle» (*Jean 3:16*). C'est un des points culminants de la révélation divine et, par conséquent, de la pensée humaine. Nous ne pouvons ni n'osons aller au-delà.

Mais cela n'exclut pas une description plus détaillée de l'amour de Dieu duquel découle l'expiation et dont elle est l'expression. L'Écriture enseigne que c'est un amour sélectif. L'apôtre Paul, le tout premier, se glorifiait de l'amour de Dieu : «Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous» ; «Que dirons-nous donc à l'égard de ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?» (*Romains 5:8 ; 8:31,32*) Pourtant, tout en décrivant le conseil éternel de Dieu, le même apôtre fournit le cadre d'une telle profession de foi et définit les grandes lignes selon lesquelles de telles affirmations prennent tout leur sens et leur effet : «Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né de plusieurs frères» (v.29).

Il déclare de façon encore plus explicite : «En lui (Christ) Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui ; il nous a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté» (*Éphésiens 1:4,5*). L'amour de Dieu d'où découle l'expiation n'est pas sans distinction. Il s'exerce dans le contexte de l'élection et de la prédestination. Il a plu à Dieu de fixer son amour invincible et éternel sur une multitude innombrable d'hommes, et l'expiation assure la réalisation du dessein précis de cet amour.

Il est nécessaire de souligner cette notion d'amour souverain. Dieu est véritablement amour. L'amour ne consiste pas en quelque chose de fortuit, que Dieu déciderait ou non d'être. Il *est* amour par nature, de manière inhérente et éternelle. De même qu'il est Esprit et lumière, Dieu

---

est aussi amour. Pourtant, l'essence même de l'amour sélectif implique que l'amour naturel et éternel de Dieu (cause de la rédemption et de l'adoption des élus) n'est soumis à aucune nécessité inhérente de se fixer sur des êtres entièrement indésirables et dignes de l'enfer. C'est par le bon plaisir souverain de sa volonté, qui émane des profondeurs de sa propre bonté, que Dieu a choisi un peuple pour en faire ses héritiers et les cohéritiers de Christ. La raison en réside entièrement en lui-même et elle procède de déterminations qui lui sont propres en tant qu'Éternel Dieu, car il se présente comme celui qui est (*Exode 3:14*). L'expiation ne mérite donc pas l'amour divin et elle ne le contraint pas non plus. Au contraire, celui-ci a rendu l'expiation indispensable comme moyen pour accomplir le dessein déterminé par son amour.<sup>1</sup>

C'est donc un principe établi que l'amour de Dieu est la cause ou la source de l'expiation. Cela ne résout pourtant pas la question de savoir quelle en est la *raison* ou la *nécessité*. Pourquoi Dieu a-t-il décidé de suivre une telle voie pour réaliser son but et accomplir son dessein d'amour ? Pourquoi le sacrifice de son Fils ; pourquoi le sang du Seigneur de gloire ? Comme le demande Anselme de Cantorbéry : «Pour quelle raison et quelle nécessité le Dieu tout-puissant s'est-il revêtu de l'humiliation et de la faiblesse de la nature humaine en vue de sa restauration ?»<sup>2</sup>

Pourquoi n'accomplit-il pas le dessein de son amour pour l'humanité par sa simple parole puissante et le décret de sa volonté ? N'est-ce pas mettre en doute sa puissance que de dire qu'il ne le pouvait pas ? N'est-ce pas porter atteinte à sa sagesse que de dire qu'il le pouvait mais ne l'a pas voulu ? De telles questions ne sont pas simplement des subtilités scolastiques d'une curiosité futile. Les esquiver revient à passer à côté d'un des éléments essentiels à la compréhension de l'œuvre rédemptrice

de Christ et à se fermer les yeux sur une partie de l'essence de sa gloire. Pourquoi Dieu est-il devenu homme ? Pourquoi, devenu homme, est-il mort ? Pourquoi cette mort devait-elle s'accomplir par la malédiction de la croix ? Là réside la question de la *nécessité* de l'expiation.

Parmi les réponses apportées à cette question, deux revêtent la plus grande importance. Il s'agit premièrement de la théorie dite de «nécessité hypothétique» et, deuxièmement, de celle que nous qualifierons de «nécessité cohérente absolue». Des hommes aussi éminents qu'Augustin d'Hippone et Thomas d'Aquin adhéraient à la première,<sup>3</sup> alors que la seconde correspond davantage à la position protestante classique.

La théorie de la nécessité hypothétique soutient que Dieu aurait pu pardonner le péché et sauver ses élus sans faire intervenir d'expiation ni de satisfaction de sa justice. Toutes choses lui étant possibles, il disposait d'autres moyens. Cependant, dans sa grâce et dans sa sagesse souveraine, il a choisi la voie du sacrifice de substitution de son Fils parce qu'en elle concourt le plus grand nombre d'avantages et parce que la grâce s'y manifeste merveilleusement le plus. Ainsi, même si Dieu *pouvait* sauver sans faire intervenir un sacrifice d'expiation, il ne l'a pas fait, de par son décret souverain. Il n'y a, de fait, aucun pardon des péchés ni salut sans effusion de sang mais, selon cette théorie, il n'y aurait rien d'inhérent à la nature divine ou à celle du pardon du péché qui rende indispensable l'effusion du sang.

L'autre point de vue est la «nécessité cohérente absolue». Ici, l'expression «cohérente» indique le fait que la volonté ou le décret de Dieu de sauver quelqu'un relèvent de sa grâce libre et souveraine. Le salut d'hommes perdus n'est pas une nécessité absolue pour lui, mais cela provient de son bon plaisir souverain. L'expression «nécessité absolue» indique quant à

---

elle qu'ayant élu des hommes pour la vie éternelle par son seul bon plaisir, Dieu est dans la nécessité d'accomplir ce dessein par le sacrifice de son propre Fils. Cette nécessité découle des perfections de sa propre nature. En un mot, bien que Dieu ne soit sous aucune nécessité inhérente de sauver, cependant, ayant décrété le salut, il lui faut l'accomplir au moyen d'une satisfaction de sa justice que seul un sacrifice de substitution et une rédemption acquise au prix du sang peuvent procurer.<sup>4</sup>

Une telle recherche et tentative pour déterminer ce que Dieu doit nécessairement faire de par sa propre nature peut sembler spéculation vaine et présomption. Face à un texte comme : «Sans effusion de sang il n'y a pas de pardon» (*Hébreux 9:22*), n'est-il pas évident que l'Écriture se contente de déclarer qu'il n'y a point *en réalité* de pardon sans effusion de sang, sans pour autant permettre de dire ce qui, *de jure* (en droit), est indispensable à Dieu ?

Pourtant, affirmer que certaines choses sont par nature nécessaires ou impossibles à Dieu ne relève pas de la présomption. Il appartient à notre foi en Dieu de confesser qu'il ne saurait mentir ni se désavouer. De telles «impossibilités» font partie de la gloire divine. Ne pas les prendre en compte revient à nier la gloire de sa perfection.

La question se pose donc ainsi : L'Écriture fournit-elle la preuve ou les éléments qui permettent de conclure que c'est ici une des choses qui sont impossibles ou indispensables à Dieu ? Peut-il sauver les pécheurs sans un sacrifice de substitution et, par conséquent, doit-il naturellement accomplir ce salut, librement et souverainement déterminé, par l'effusion du sang du Seigneur de gloire ? Les considérations bibliques qui suivent semblent exiger une réponse affirmative. En les examinant, ne perdons pas de vue leur coordination et leur effet cumulatif.

1 Certains passages poussent à pencher très fortement en faveur de la conclusion que nous venons d'exprimer.

En Hébreux 2:10,17, par exemple, il convenait au Père, en amenant beaucoup de fils à la gloire, d'élever à la perfection le prince de leur salut par les souffrances. Le Sauveur lui-même devait être rendu semblable en toutes choses à ses frères. La force de ces expressions ne se suffit guère d'une simple conclusion selon laquelle cette manière d'accomplir le salut s'harmoniserait avec la sagesse et l'amour de Dieu. Ceci est vrai bien entendu, comme le maintient la théorie dite de la nécessité hypothétique, mais ce passage va plus loin.

Il semble plutôt que les exigences du dessein de grâce (que réclame la justice divine) sont telles que le salut doit s'accomplir au travers d'un prince du salut élevé à la perfection par les souffrances. Ceci signifie qu'il est rendu semblable en toutes choses à ses frères.

Pour le dire en d'autres termes, le texte dépasse la simple notion d'harmonie avec le caractère divin pour atteindre celle des attributs de Dieu qui exigent que la multitude de fils soit amenée à la gloire de cette façon spécifique. Si tel est le cas, cela conduit à penser que les souffrances du prince du salut donnent satisfaction à des exigences de dimension divine.

2. D'autres passages (tels que Jean 3:14-16) laissent très fortement entendre qu'en dehors du don par le Père de son Fils unique et de son élévation sur le bois maudit, il n'y a qu'une issue : la condamnation éternelle des hommes perdus. Le don du Fils apporte le remède au péril éternel auquel ceux-ci sont exposés. Et on ne peut guère éviter la conclusion supplémentaire qu'il n'existe aucune autre solution alternative.

3. Des passages tels que Hébreux 1:1-3 ; 2:9-18 ; 9:9-14, 22-28 enseignent très nettement que l'efficacité de l'œuvre de Christ dépend de la constitution unique de sa personne. Ce fait ne résout pas en soi la question, mais des considérations contextuelles révèlent d'autres implications. L'accent de ces passages se porte sur la finalité, la perfection et l'efficacité transcendantes du sacrifice de Christ. La gravité du péché les rend nécessaires, et ce péché doit être effectivement ôté pour que le salut devienne une réalité. Cette considération donne toute sa force à la nécessité soulignée en Hébreux 9:23. Si la représentation des choses célestes pouvait être purifiée par le sang des boucs et des taureaux, les réalités elles-mêmes ne pouvaient l'être que par le sang du Fils. En d'autres termes, nous voyons ici l'affirmation d'une nécessité qui ne peut recevoir de satisfaction par autre chose que le sang de Jésus. Mais ce sang possède l'efficacité et la vertu requises seulement par le fait qu'étant le Fils, le reflet de la gloire du Père et l'empreinte de son être, Christ a participé au sang et à la chair et a donc pu par un seul sacrifice rendre parfaits tous ceux qui sont sanctifiés. On conclut donc légitimement, selon ce passage, que seule une telle personne offrant un tel sacrifice peut traiter le péché de manière à l'effacer et à effectuer une purification capable d'assurer un accès au lieu très saint de la présence divine à la multitude de fils qu'il fallait amener à la gloire. Cela revient à dire que l'effusion de sang de Jésus était nécessaire pour parvenir aux buts visés.

D'autres considérations ressortent de ces passages, en particulier Hébreux 9:9-14, 22-28. Elles découlent du fait que le sacrifice de Christ est lui-même le grand prototype sur lequel se modelaient ceux du système lévitique. On pense souvent que les sacrifices lévitiqes fournissent le modèle pour celui de Christ. Cette idée n'est pas incorrecte, car ils donnent

les catégories selon lesquelles nous devons interpréter le sacrifice de Christ (en particulier celle de l'expiation, de la propitiation et de la réconciliation). Pourtant, Hébreux 9 se caractérise plus spécifiquement par le fait que les sacrifices lévitiques tiraient leur modèle du prototype céleste : ils étaient «les images des choses qui sont dans les cieux» (v.23). Par conséquent, la nécessité des offrandes de sang de l'économie lévitique provenait du fait que le prototype sur lequel elles se modelaient était lui-même une offrande sanglante transcendante par laquelle les choses dans les cieux étaient purifiées. La nécessité de l'effusion de sang dans l'économie lévitique provient simplement de celle qui existe dans le domaine supérieur des choses célestes. Or, la question est de savoir quel genre de nécessité existe dans le domaine céleste. Est-elle hypothétique ou absolue ? Les observations suivantes indiquent la réponse.

a. Le contexte d'Hébreux 9:23 souligne que les problèmes graves posés par le péché exigent l'efficacité transcendante du sacrifice de Christ. Or, loin d'être hypothétiques, ces problèmes sont d'une exigence absolue. La logique de cet accent sur la gravité intrinsèque du péché, et sur la nécessité de l'ôter, ne concorde pas avec la notion de nécessité hypothétique. Au contraire, la réalité et la gravité du péché rendent une expiation efficace indispensable, c'est-à-dire absolument nécessaire.

b. La nature précise de l'offrande sacerdotale de Christ et de l'efficacité de son sacrifice est étroitement liée à la constitution de sa personne. Si un tel sacrifice était nécessaire pour ôter le péché, nul autre que lui ne pouvait l'offrir, ce qui revient à affirmer la nécessité qu'une telle personne offre un tel sacrifice.

c. Ce passage qualifie de *véritables* les choses célestes en considération desquelles Christ a répandu son sang. Le contraste en question n'est ni celui du vrai par rapport au faux, ni celui du réel par rapport à l'irréel, mais du céleste comparé au terrestre, de l'éternel au temporel, de ce qui est complet, permanent et final au partiel, provisoire et transitoire. Lorsque nous envisageons le sacrifice de Christ offert dans un tel cadre (les choses célestes, éternelles, complètes, finales et permanentes), il devient impossible de considérer que ce sacrifice n'était nécessaire qu'au plan hypothétique pour accomplir le dessein de Dieu d'amener à la gloire une multitude de fils. Si le sacrifice de Christ n'était nécessaire que sur le plan hypothétique, les réalités célestes par rapport auxquelles il prend son sens et son importance le sont aussi, une hypothèse sûrement difficile à soutenir.

En résumé, Hébreux 9:23 affirme sans réserve ni condition que l'effusion du sang de Christ est nécessaire pour le pardon des péchés (*cf. vv.14, 22, 26*).

4. Dans l'une comme dans l'autre théorie de l'expiation, le salut qu'entraîne l'élection selon la grâce délivre du péché en vue de la sainteté et de la communion avec Dieu. Or, pour envisager ainsi ce salut en termes compatibles avec la sainteté et la justice de Dieu, il doit inclure tout autant la justification que le pardon des péchés. Cette justification doit tenir compte de notre situation en tant qu'êtres condamnés et coupables.

Une telle justification implique la nécessité d'une justice adéquate à notre situation. Il est vrai que la grâce règne, mais il est inconcevable qu'elle le fasse en dehors de la justice. Or, quelle justice peut égaler la justification

de pécheurs ? La justice de Christ est la seule justice concevable qui soit à même de satisfaire les exigences de notre situation de pécheurs, ainsi que celles d'une justification pleine et entière. Cela englobe son obéissance et, par conséquent, son incarnation, sa mort et sa résurrection. En un mot, la nécessité de l'expiation est inhérente et essentielle à la justification. Une délivrance du péché divorcée de la justification est impossible, et une justification des pécheurs sans la justice divine du Rédempteur est impensable. Nous pouvons donc apprécier l'à-propos de la parole de Paul : «S'il avait été donné une loi qui puisse procurer la vie, la justice viendrait réellement de la loi» (*Galates 3:21*). Paul insiste sur le fait que, s'il avait existé une méthode autre que la foi en Christ pour établir la justification, Dieu l'aurait utilisée.

5. La croix de Christ est la démonstration suprême de l'amour de Dieu (*Romains 5:8 ; 1 Jean 4:10*). Le caractère parfait de cette démonstration réside dans le coût extrême du sacrifice accompli. Paul pense à cette valeur lorsqu'il écrit : «Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?» (*Romains 8:32*) Le prix du sacrifice assure de la magnitude de l'amour et garantit le don de toute autre grâce.

Mais cela soulève la question de savoir si la croix de Christ serait une expression suprême d'amour s'il n'y avait pas de nécessité pour un prix si élevé. Ne pouvons-nous pas conclure que la croix de Christ se présente à nous comme l'expression parfaite de l'amour divin seulement parce que les exigences ainsi satisfaites n'acceptaient pas moins que le sacrifice du Fils de Dieu ? Cette considération permet de comprendre la parole de Jean : «Cet amour consiste, non point en ce que nous avons aimé Dieu, mais

---

en ce qu'il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire (comme propitiation) pour nos péchés» (1 Jean 4:10). Sans cela, rien ne permet de comprendre le sens du calvaire et la merveille inouïe de cet amour suprême envers les hommes.

6. En dernier lieu, le péché contredit tout ce que Dieu représente. Les revendications de sa justice exigent qu'il y réponde par une sainte indignation. Cela revient à dire que le péché doit recevoir le jugement divin (cf. *Deutéronome 27:26 ; Nahum 1:2 ; Habakuk 1:13 ; Romains 1:17 ; 3:21-26 ; Galates 3:10,13*). Cette sainteté inviolable de la loi divine, ce commandement immuable de la sainteté et cette exigence inflexible de la justice rendent inéluctable la conclusion qu'une délivrance du péché est inconcevable sans expiation ni propitiation. Tel est le principe qui explique le sacrifice du Seigneur de gloire, l'agonie de Gethsémané et l'abandon de Jésus par son Père sur le bois maudit. Il sert de base à la grande vérité que Dieu est juste tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus. Ainsi, l'œuvre de Christ satisfait pleinement les besoins de la sainteté et les exigences de la justice. Dieu l'a destiné à être victime propitiatoire afin de montrer sa justice.

Pour ces raisons, nous devons conclure que les données bibliques soutiennent l'idée d'une nécessité qu'on peut qualifier d'«absolue» ou d'«indispensable». Ceux qui préconisent la nécessité hypothétique de la croix ne prennent pas assez en compte les exigences qu'implique le salut du pécheur pour la vie éternelle. Ils sous-estiment les implications divines de ce que Christ a accompli. Compte tenu de la gravité du péché et des exigences qui découlent de la sainteté de Dieu, auxquelles le salut doit satisfaire, la doctrine de la nécessité indispensable rend le calvaire

intelligible et fait ressortir la merveille incompréhensible du sacrifice de Christ et du dessein souverain de l'amour de Dieu qu'il a accompli. Plus nous soulignons les exigences inflexibles de la justice et de la sainteté divines, plus l'amour de Dieu et ses provisions apparaissent dans toute leur merveille.

Notes :

1. Hugh Martin, *The Atonement: in its relations to the Covenant, the Priesthood, the Intercession of our Lord*, Édimbourg, 1887, p.19.
2. *Cur Deus Homo*, Lib. I, cap. I : «Qua necessitate scilicet et ratione deus, cum sit omnipotens, humilitatem et infirmitatem humanae naturae pro eius restauratione assumpserit.»
3. Cf. Augustin, *De la Trinité*, livre XIII, chap. 10 ; Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, 3ème partie, Q.46, articles 2 et 3.
4. Cf. Francis Turretin, *Institutio Theologiae Elencticae*, Loc. XIV, Q. X ; James Henley Thornwell, *The necessity of the Atonement*, in *Collected Writings*, vol. II, Richmond, 1886, pp.205-261 ; George Stevenson, *A Dissertation on the Atonement*, Philadelphie, 1832, pp.5-98 ; A. A. Hodge, *The Atonement*, Londres, 1868, pp.217-222.

## Chapitre 2

# La nature de l'expiation

NOTRE ÉTUDE SUR LA NATURE DE L'EXPIATION GAGNERA EN VALEUR SI nous cherchons à délimiter quelques grandes catégories dans lesquelles inclure les divers aspects de l'enseignement biblique.

Les aspects plus spécifiques que l'Écriture emploie pour présenter l'œuvre expiatoire de Christ sont au nombre de quatre :

- le sacrifice,
- la propitiation,
- la réconciliation
- la rédemption.

Demandons-nous cependant s'il n'existe pas de rubrique plus globale sous laquelle on peut regrouper ces catégories spécifiques.

## L'obéissance

L'Écriture envisage l'œuvre de Christ comme relevant de l'obéissance. Elle emploie ce terme (ou la notion qu'il désigne) avec une fréquence suffisante pour permettre la conclusion que l'obéissance est d'ordre générique. De par l'étendue vaste de son application, l'obéissance peut donc servir de principe unificateur et global. Nous saisissons plus volontiers la justesse de cette conclusion en nous rappelant qu'Ésaïe 53 est le passage de l'Ancien Testament par excellence pour décrire le modèle de l'œuvre expiatoire de Christ.

En quelle qualité faut-il envisager l'individu souffrant présenté en Ésaïe 53 ? C'est avant tout un serviteur : «Voici, mon *serviteur* prospérera» (52:13). C'est en cette même qualité qu'il récolte aussi le fruit de la justice : «Par sa connaissance mon *serviteur* juste justifiera beaucoup d'hommes» (v.11). Le Seigneur Jésus lui-même écarte le moindre doute quant à la validité de cette conclusion quand il définit le but de sa venue dans le monde en termes qui communiquent précisément une telle idée : «Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 6:38).

En se référant à l'événement suprême si central à l'accomplissement de la rédemption (sa mort), il dit : «Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père» (Jean 10:17,18). À ce sujet, les paroles de

---

l'apôtre Paul sont des plus explicites : «Comme par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes» ; «Il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de *serviteur*, en devenant semblable aux hommes ; et il a paru comme un vrai homme, il s'est humilié lui-même, se rendant *obéissant* jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix» (*Romains* 5:19 ; *Philippiens* 2:7,8 ; cf. *Galates* 4:4). L'épître aux Hébreux le dit à sa manière : «Il a appris, bien qu'il soit Fils, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; après avoir été élevé à la perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel» (5:8,9 ; cf. 2:10).

On a souvent distingué, dans cette obéissance, en la qualifiant d'«active» et de «passive». Correctement comprise, cette formule sert à bien souligner les deux aspects distincts de l'œuvre d'obéissance de Christ. Mais il convient de commencer par la débarrasser de plusieurs conceptions et applications douteuses et incorrectes dont on l'a affublée.<sup>1</sup>

a. *Christ n'était pas la victime involontaire d'une obéissance imposée.* L'expression «obéissance passive» ne signifie pas du tout cela, car un tel assemblage de mots contredirait la notion même d'obéissance. Affirmons avec force que, même dans ses souffrances et sa mort, le Seigneur Jésus n'était pas l'objet passif de ce qui lui arrivait. Il était un acteur majeur dans ses souffrances, et sa mort elle-même ne survint pas comme c'est le cas pour les autres hommes. Lui-même déclare au sujet de sa vie : «Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même» (*Jean* 10:18). Paul dit de lui qu'il fut «obéissant jusqu'à la mort» (*Philippiens* 2:8). Cela ne veut pas dire que son obéissance s'étend seulement jusqu'au seuil de la mort, mais plutôt qu'il obéit au point d'abandonner volontairement son esprit à la mort

et de livrer sa vie. Il savait que tout était accompli et que l'instant même prévu pour l'accomplissement de cet événement était arrivé. Par l'exercice conscient de sa volonté souveraine, il rendit donc effective la séparation de son corps et de son esprit, remettant celui-ci au Père. Il renvoya son esprit au Père et livra sa vie. Par conséquent, n'imaginons pas que l'expression «obéissance passive» implique une pure passivité, en quoi que ce soit, dans l'obéissance du Sauveur. Les souffrances qu'il endura, qui atteignirent leur apogée dans sa mort sur le bois maudit, faisaient partie intégrante de son obéissance. Il les subit dans la poursuite de la tâche qui lui avait été donnée à accomplir.

b) *La distinction entre les aspects «passif» et «actif» de son obéissance n'est pas d'ordre chronologique ni temporelle.* On ne peut pas attribuer certains moments ou actions de la vie terrestre du Seigneur Jésus à l'une et le reste à l'autre. La totalité de l'œuvre d'obéissance du Seigneur, dans chacune de ses phases et à tout moment, se décrit à la fois comme active et passive. Évitions l'erreur de penser que son obéissance active s'applique à sa vie, alors que l'obéissance passive concernerait ses souffrances finales et sa mort.

Cette formule d'obéissance active et passive ne vise qu'à souligner les deux aspects distincts de l'obéissance du Seigneur dans l'exercice de son œuvre de substitution. La vérité ainsi exprimée repose sur la reconnaissance du fait que la loi de Dieu renferme tout à la fois des sanctions pénales et des exigences positives. Elle ne se contente pas d'exiger l'accomplissement complet de ses préceptes, mais elle définit aussi l'application de sanctions pour toute infraction ou manquement à ce devoir. Lorsque nous parlons de l'obéissance active et passive de Christ, nous tenons

---

compte de cette double exigence de la loi de Dieu. En tant que substitut de son peuple, Christ s'est assujéti à la malédiction et à la condamnation méritées par le péché. Il a également accompli toutes les exigences positives de cette loi divine. En d'autres termes, il s'est chargé de la culpabilité qu'entraîne le péché et il a parfaitement accompli les exigences de la justice en procurant une pleine satisfaction aux exigences pénales et positives de la loi de Dieu (ce qu'elle demande de l'homme et ce qu'elle inflige en cas de non-respect de ses exigences). L'obéissance passive relève du premier aspect des exigences divines et l'obéissance active du second. Dans son obéissance, Christ a porté tout le jugement de Dieu contre le péché des siens, mais il a aussi pleinement accompli les exigences de la justice pour eux. Son obéissance devient ainsi la base du pardon des péchés et de la justification elle-même.

Ne réduisons pas cette obéissance à quelque chose de postiche ou de mécanique. En évoquant l'obéissance de Christ, nous ne la considérons pas simplement comme un accomplissement formel des commandements de Dieu. Les implications pour lui se voient peut-être de la manière la plus frappante en Hébreux 2:10-18 et 5:7-10, où nous lisons que Jésus «a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes», qu'il a été rendu parfait au travers de ses souffrances et qu'«après avoir été élevé à la perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel.» L'examen de ces passages enseigne plusieurs leçons.

1. Christ n'a pas opéré le salut ni obtenu la rédemption de son peuple par sa seule incarnation.
2. Le salut ne s'est pas accompli par une simple mort.
3. Jésus n'est pas devenu l'auteur du salut par sa seule mort sur la croix.

4. En tant qu'exigence suprême du prix de la rédemption, la mort sur la croix a été *accomplie* comme un acte suprême d'obéissance. Ce ne fut pas une mort infligée et subie sans résistance, mais une mort sur la croix opérée volontairement par la victime elle-même en acte d'obéissance.

En évoquant l'obéissance, nous ne pensons pas seulement à des actions formellement accomplies, mais aussi à la disposition de cœur, la volonté, la détermination et la décision qui entraînent ces actions formelles et se manifestent en elles. La mort du Seigneur Jésus sur la croix n'est pas l'action suprême de son obéissance par la seule action précise de mourir sur le bois. Elle englobe aussi la disposition intérieure, la volonté et la décision déterminée desquelles découle cet acte évident.

Demandons-nous en outre d'où proviennent la disposition de cœur et la sainte détermination qu'avait le Seigneur de se livrer à la mort dans un acte suprême de sacrifice de soi et d'obéissance. En effet, il assura cette obéissance et abandonna sa vie jusqu'à la mort dans sa *nature humaine*. Les textes de l'épître aux Hébreux cités plus haut confirment la légitimité et la nécessité de cette question en indiquant précisément que Christ *apprit* l'obéissance, et cela par les choses qu'il avait souffertes. Il était nécessaire qu'il soit rendu parfait au travers des souffrances, et qu'il devienne ainsi l'auteur du salut. Naturellement, ce n'était pas un perfectionnement qui nécessitait une sanctification allant d'un état de péché vers la sainteté. Christ est perpétuellement saint, innocent, sans tache et différent des pécheurs. Mais le perfectionnement du développement et de la croissance intervenait dans la voie et le chemin de son obéissance : il *apprit* l'obéissance. Le cœur, l'esprit et la volonté du Seigneur devaient être forgés dans la fournaise de la tentation et de la souffrance. Au moment fixé par les

---

dispositions de la sagesse infaillible et de l'amour éternel de Dieu, il fut en mesure d'obéir jusqu'à la mort, même celle de la croix, grâce à ce qu'il avait appris dans son expérience de la tentation et de la souffrance. Son cœur, son esprit et sa volonté furent formés au point qu'il put librement et volontairement livrer sa vie jusqu'à la mort sur le bois maudit, et cela seulement parce qu'il avait appris l'obéissance dans la poursuite de l'accomplissement parfait et pur de la volonté du Père.

Il fut rendu parfait en tant que Sauveur dans l'accomplissement et l'apprentissage de l'obéissance, c'est-à-dire qu'il reçut tout ce qui l'équiperait pour le constituer en Sauveur parfait. Cet équipement, forgé à travers tout ce qu'il expérimenta d'épreuves, de tentations et de souffrances, lui fournit les ressources nécessaires pour l'exigence suprême de la mission qui lui avait été confiée. Amenée à sa pleine maturité sur la croix, cette obéissance fit de lui un Sauveur parfait et pleinement suffisant. C'est-à-dire tout simplement que l'obéissance qu'il apprit et offrit tout au long du temps de son humiliation le rendit parfait en tant que chef du salut. Cette obéissance apprise et perfectionnée à travers la souffrance, et consommée par celle de la mort sur la croix, définit donc son œuvre ainsi que tout ce qu'il a accompli en tant qu'auteur du salut. Il a acquis notre salut par l'obéissance, car c'est par elle qu'il accomplit l'œuvre qui le garantit.

On ne peut donc pas concevoir son obéissance comme artificielle ou abstraite. Elle a rassemblé toutes les ressources de son humanité parfaite, résidé en sa personne, et il en est toujours l'incarnation parfaite. En lui, l'obéissance trouve son efficacité et sa vertu permanentes, et nous en devenons les bénéficiaires, voire même les participants, de par notre union avec lui. Voilà qui sert à démontrer l'importance de la vérité centrale à toute la doctrine du salut, à savoir notre union et communion avec Christ.

La notion d'obéissance fournit donc une catégorie générale qui permet de cerner l'œuvre expiatoire de Christ et établit d'emblée la part active déterminante de Christ dans l'accomplissement de la rédemption. Nous devons maintenant procéder à l'analyse des catégories spécifiques selon lesquelles l'Écriture présente la nature de cette œuvre.

### 1. Le sacrifice

Tout lecteur du Nouveau Testament voit que l'œuvre de Christ y est envisagée en tant que sacrifice.<sup>2</sup> La seule question est de savoir quelle notion de sacrifice gouverne cet emploi répété du terme à propos de l'œuvre de Christ. On ne peut répondre à cette question qu'en déterminant quelle notion de sacrifice avaient les écrivains et les acteurs du Nouveau Testament. Comme ils étaient pénétrés du langage et des idées de l'Ancien Testament, c'est là que réside la seule source de leur interprétation du sens et de l'effet du sacrifice.

Quelle notion de sacrifice trouve-t-on dans l'Ancien Testament ? On a beaucoup débattu de cette question, mais on peut se contenter de dire avec assurance que les sacrifices de l'Ancien Testament étaient fondamentalement de nature expiatoire, c'est-à-dire qu'ils se rapportaient au péché et à la culpabilité. Le péché entraîne chez celui qui le commet une certaine responsabilité qui elle-même découle de la sainteté de Dieu, d'une part, et de la gravité du péché qui s'oppose à cette sainteté, d'autre part. Le sacrifice est la provision instituée par Dieu pour couvrir le péché et ôter la colère et la malédiction divines qu'il entraîne. Lorsqu'il venait faire son oblation à l'autel, l'adorateur de l'époque de l'Ancien Testament substituait à lui-même une victime animale. En posant les mains sur la

---

tête de l'offrande, cet homme lui transférait symboliquement son péché et sa condamnation. Toute la transaction se centrait sur ce fait. Essentiellement, le péché du donateur était imputé à l'offrande, qui subissait en conséquence la peine capitale. Un substitut subissait alors la pénalité ou condamnation due au péché.

Il y avait certes une grande disproportion entre le donateur et l'offrande et, par conséquent, la culpabilité du premier et le châtement exécuté sur la seconde. Ces offrandes n'étaient que des ombres et des modèles. Il n'en demeure pas moins vrai que la notion d'expiation y est évidente et cette signification expiatoire fournit le cadre de l'interprétation du sacrifice de Christ. Son œuvre est expiatoire, et elle l'est avec une vertu, une efficacité et une perfection transcendantes, inapplicables aux taureaux et aux boucs. Elle possède néanmoins une nature expiatoire qu'éclaire le modèle donné par les sacrifices de l'Ancien Testament. Cela veut dire qu'en tant que grand sacrifice offert sans tache à Dieu, il se charge des péchés et de la condamnation de ceux pour qui il s'est offert en sacrifice. C'est à cause de cette imputation qu'il a souffert et est mort, lui le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. Par son seul sacrifice, il a rendu parfaits pour toujours tous ceux qui sont sanctifiés (*Hébreux 10:14*).

Bien que les écrivains du Nouveau Testament ne relèvent pas dans l'offrande de soi que Christ a faite l'accomplissement littéral de toutes les prescriptions de la loi lévitique telles qu'elles s'appliquaient aux offrandes d'animaux,<sup>3</sup> ils ont très clairement à l'esprit de manière distinctive certaines transactions spécifiques du rituel mosaïque. Par exemple, Hébreux 9:6-15 mentionne avec précision les transactions de la fête des expiations. Il est évident que l'auteur expose l'efficacité, la perfection et la finalité transcendantes du sacrifice de Christ par rapport à la dimension

symbolique et typologique de ce rituel et sur cette base. «Mais Christ est venu comme souverain sacrificateur des biens à venir ; il a traversé le tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'est pas construit de main d'homme, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création ; et il est entré une fois pour toutes dans le lieu très saint, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, ayant obtenu une rédemption éternelle» (*Hébreux 9:11,12 ; cf. vv.23,24*).

Pareillement, il est clair qu'en Hébreux 13:10-13, l'auteur expose l'œuvre et le sacrifice de Christ sous la forme des offrandes pour le péché (celui du sacrificateur et ceux de toute l'assemblée) dont le souverain sacrificateur portait le sang dans le lieu très saint et dont on brûlait la chair, la peau et les pattes en dehors du camp. Les sacrificateurs ne recevaient aucune portion de la chair de ces sacrifices pour le péché. L'auteur applique donc cela à Christ, non pas dans un accomplissement littéral de tous les détails, mais par une appréciation de la signification typologique de cette parabole devenue vivante.

«C'est pour cela que Jésus aussi, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Sortons donc pour aller à lui, hors du camp, en portant son opprobre» (*Hébreux 9:12,13*).

Jésus s'est donc offert lui-même en sacrifice, et il l'a fait de manière plus particulière sous la forme ou le modèle que constituait le sacrifice pour le péché dans l'économie lévitique. Il a donc expié la culpabilité et purifié le péché. Ainsi, le cœur purifié d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'une eau pure, nous pouvons nous approcher de Dieu en pleine assurance de foi pour pénétrer dans le lieu très saint par le sang de Jésus.